

## « Écologie : Expériences et limites »

### Appel à contribution pour la revue du Laboratoire Junior *Écologie : Natures et Expériences* (ECONES)

- **LE LABORATOIRE ECONES : PRÉSENTATION ET OBJECTIFS**

Né de préoccupations écologiques, et conscient que celles-ci ne font sens qu'au sein d'existences particulières, le Laboratoire Junior « Écologie, Natures et Expériences » part de l'expérience – *des* expériences – pour orienter ses recherches dans des disciplines aussi diverses que la philosophie, l'architecture, les arts de la scène, l'écologie scientifique, la géographie, l'histoire, la sociologie ou encore l'anthropologie. Assumant le caractère vague de ce concept, qui peut être investi dans des travaux différents (qu'ils soient qualifiés de « pragmatiques », « phénoménologiques », ou qu'ils échappent à toute catégorisation tranchée), celui-ci nous rassemble autour du souci de décrire, thématiser et interroger des expériences particulières ou partagées. Des expériences qui nous intéressent dans la mesure où elles impliquent des questionnements et des choix éthiques, politiques, et esthétiques, indissociables de problématiques écologiques. Des expériences dont la prise en compte nous semble indispensable à la formulation d'une pensée écologique réellement effective.

Nous considérons donc moins l'écologie comme une branche spécifique de la réflexion (comme peut l'être, en philosophie, l'éthique environnementale ou, dans une perspective politique, un domaine circonscrit d'action et de décision) que comme la modalité constitutive de l'existence, dans sa dimension pratique et théorique. La réflexion (politique, philosophique, etc.), comme l'action, sont écologiques, dans la mesure où elles sont toujours prises dans un continuum de transactions co-constituantes, et par définition réciproques, avec le milieu. Il est pertinent en ce sens de parler de « natures » au pluriel : la « nature » est toujours prise dans une multitude de relations qui l'affectent. Elle ne peut plus être considérée comme un « donné », un « objet » auquel il est possible de faire face, et avec lequel la relation à nouer s'établit de l'extérieur, mais chacun et chacune la définit d'une manière spécifique. Plus encore, ces relations continues et mouvantes font que ce que l'on appelle nature à un moment donné n'est jamais fixé mais évolue continuellement. Chaque relation porte avec elle une manière d'éprouver quelque chose comme une « nature » : une expérience de celle-ci.

Le Laboratoire Junior étudie, dans cette perspective *écologique* ainsi précisée, les expériences que nous faisons du monde – ou le monde comme potentiel d'expériences. Il interroge leur nature, leur caractère protéiforme, et les acteurs et actrices concerné.es, ceci afin de leur rendre la place qui est la leur, c'est-à-dire comme source émancipatrice, lieu d'expression ou de réalisation de la liberté des individu.es, autant que de constitution de la connaissance que nous avons du monde. Toute connaissance émergeant en effet de la rencontre de notre corps, et donc de ses capacités de mouvement et de perception, avec d'autres corps, humains comme non humains.

Cette attention portée aux expériences, à l'écologie et à la nature – qui peuvent elles aussi être mises au pluriel – vise à souligner les liens indissolubles qu'elles entretiennent entre elles. Liens indissolubles qui peuvent conduire, quand ils sont ignorés, à des souffrances voire à une perte de sens, à la détérioration d'expériences particulières et de la nature même, à une « crise écologique », en somme. Liens indissolubles qui peuvent pourtant, s'ils sont pris en compte, ouvrir sur une expérience plus riche, insérée dans un monde où la vie, humaine comme non humaine n'est pas restreinte dans ses possibilités.

- **« ÉCOLOGIE : EXPÉRIENCES ET LIMITES » : APPEL À CONTRIBUTION DE LA REVUE DU LABORATOIRE JUNIOR ECONES.**

L'**écologie** n'est pas, comme telle et isolément – sous la forme d'un discours politique, technique, scientifique ou managérial – le point de départ des pensées critiques et constructives – qu'elles soient qualifiées de « politiques » « phénoménologiques » ou « pragmatiques ». Celles-ci sont soucieuses avant tout de modifier les relations que les humains entretiennent entre eux et avec le monde qu'ils habitent. En effet, c'est plutôt le constat d'une qualité de vie médiocre, d'une détérioration du monde dans lequel nous vivons et des lieux que nous habitons, de relations interhumaines fondées souvent sur l'inégalité, la domination, ou l'indifférence, d'une organisation de la production et de la consommation peu soucieuse des hommes et des libertés, ou encore de la réduction de l'humain à des intérêts polarisés par l'acquisition de biens matériels, qui représente la préoccupation première. Ces pensées, inquiètes du monde et des humains, portent toujours intrinsèquement une critique de la façon dont nous pensons la nature et vivons dans notre « environnement » ou notre milieu. Toutes exigent, pour sortir d'une situation critique, de repenser la manière dont nous habitons le monde, à savoir le sens de notre action individuelle, collective, sociétale et politique, autant que les relations que nous entretenons avec les autres, humains et non-humains. Toutes portent en elles un discours écologique – « qui s'intéresse à la coexistence entre des

êtres hétérogènes et interdépendants »<sup>1</sup> – et nous obligent à penser autrement, pour changer, dans un même temps, les conditions de l'action, l'agir lui-même, et notre perception du monde.

Ces démarches *écologiques* semblent avoir en partage un ancrage particulier : l'expérience, ou **les expériences**. L'expérience peut être le terrain d'expérimentations d'un organisme indissociable de l'environnement avec lequel il évolue, elle peut être une ouverture perceptive et charnelle au monde, ou la manière dont nous vivons et agissons au quotidien, ensemble, et dont nous apprenons de notre contact constamment renouvelé à ce monde et à autrui. C'est un concept bien vaste, sans doute, mais qui d'emblée replace l'écologie dans la vie, au cœur de préoccupations quotidiennes et de pratiques particulières. Il en fait un enjeu existentiel – au sens large : ce qui se joue ici c'est la qualité de l'existence même, la qualité du vécu.

La « nature », la « biodiversité » ou l'« environnement », ne sont alors plus des espaces neutres et homogènes, apolitiques, présents là-devant et à tout moment disponibles pour une intervention humaine. Ils sont, d'emblée, indissociables des significations, des valeurs, et des priorités conférées par les existences de chacun.e, mobilisées dans une multitude d'expériences du monde. Qu'on  *fasse*  des expériences, qu'on  *acquiert*  de l'expérience, ou qu'on  *ait*  de l'expérience, l'expérience est toujours expérience dans un monde, avec d'autres, insérée dans un tout et une temporalité distendue ; elle est un engagement qui, même s'il est individuel, implique le(s) collectif(s).

Or, prendre pour point d'ancrage les expériences du monde, cela implique de remettre en cause certaines limites – conceptuelles – et d'en chercher d'autres – existentielles. La **limite** est tout d'abord, dans sa définition, un point que l'on ne  *peut*  pas dépasser, le degré extrême, ou bien ce qu'on ne  *doit*  pas dépasser, de manière non plus descriptive, mais prescriptive. Elle désigne également une ligne de démarcation qui sépare deux domaines de la réalité et, du même coup, détermine chacun de ces champs dans leur domaine propre, autant qu'elle invite à la transgression.

On peut alors être amené à se poser plusieurs questions : fait-on l'expérience de limites, et si oui, quelles sont-elles ? Est-ce que les limites, entendues comme séparations entre Nature et Culture, humains et non-humains, faire et penser, tiennent toujours si nous nous plaçons du côté de l'expérience ? Si non, peut-on pour autant partager l'expérience des autres, quels qu'ils soient ? Peut-on seulement connaître ou comprendre cette expérience  *autre*  ? Quelles sont alors les limites de l'expérience ?

Quant aux bornes, aux limites que nous rencontrons aujourd'hui, celle de l'exploitation des ressources naturelles notamment, ont-elles à voir avec une non prise en compte de l'expérience de

---

1 Hache, Émilie. *Ce à quoi nous tenons: propositions pour une écologie pragmatique*. Paris, France: Les empêcheurs de penser en rond : La Découverte, 2011.

certaines individus, de certaines populations, de groupes sociaux ? Ne peuvent-elles pas être appréhendées comme le pendant négatif d'autres limites imposées par une certaine économie (capitaliste) et une certaine organisation sociale du travail dans la transformation de la matière et la production de biens (industrie) ?

S'agissant des limites et des frontières de notre propre monde, en faisons-nous aujourd'hui l'expérience comme naguère, alors que de nouvelles conquêtes et entreprises participent à les réagencer ? Comment éprouvons-nous à la fois leur intensification, leur expansion et leur porosité ? À quel point nos expériences sensorielles et imaginaires peuvent-elles composer de nouvelles cartes rendant compte des extensions spatiales de notre monde terrestre et des manières de l'habiter ?

Bien d'autres questions se posent encore, et nous vous proposons de réfléchir autour de ce numéro « Ecologie : Expériences et limites », en vous aidant, si vous le souhaitez, des pistes de réflexion ci-dessous (p. 5sq), qui restent ouvertes.

- **FORMAT DES CONTRIBUTIONS :**

Des contributions venant de toutes les disciplines, des sciences, littératures, sciences humaines et sociales, ainsi que de diverses pratiques sont attendues. Des contributions de personnes non affiliées à une université sont les bienvenues. Nous veillerons à l'interdisciplinarité de la revue. Les articles devront comporter environ 15 000 signes. Des images, croquis, dans la mesure où ils servent le propos, pourront être insérés.

Deux types de travaux (au moins) nous semblent donc possibles : le premier pourra s'attacher à rendre compte de la nécessaire prise en compte de l'expérience dans l'appréhension de théories et de pratiques, de savoirs et de savoirs-faire, pluriels. Il mêlerait une approche philosophique, conceptuelle, problématisée, à un matériel scientifique et historique et ouvrirait sur divers enjeux, notamment politiques, sociaux, culturels.

Le second pourra rendre compte d'expériences, mais investies dans des pratiques effectives – par exemple l'architecture, la géographie, l'art, l'agriculture – et recueillies par des récits ou analyses d'individus, de groupes ou de pratiques. Ces contributions pourront aussi prendre la forme de récits d'expérience sous une forme littéraire, ou être de nature poétique.

Ces deux types de travaux, solidaires et dépendants l'un de l'autre, viendront s'enrichir mutuellement – l'approche conceptuelle permettant d'éclairer les expériences, et ces dernières offrant un matériau pour affiner la conceptualisation.

Les concepts opérants – comme ceux abordés lors de nos rencontres : le milieu, l'environnement, la qualité, la matière, l'habitation, l'environnement, et des concepts spécifiques

comme les « affordances » (Gibson), « l'animation » (Ingold) et la « médiance » (Berque) – puisés dans l'histoire des idées pourront être ré-investis dans le cadre de ces recherches.

Ces travaux devront nous permettre de mettre en lumière la nécessité de conférer, dans l'élaboration de nos savoirs, comme dans nos pratiques et leur organisation, une place centrale à l'expérience. Et de mieux comprendre comment il serait possible, méthodologiquement et pratiquement, de lui donner, dans l'organisation de nos métiers, de nos pratiques et plus largement de nos sociétés, cette place qui lui revient.

- **CALENDRIER**

Les articles doivent être envoyés avant le 15 mai aux adresses suivantes (en copie) : [pierre-alexandre.goyet@hotmail.fr](mailto:pierre-alexandre.goyet@hotmail.fr) et [marine.bedon@ens-lyon.fr](mailto:marine.bedon@ens-lyon.fr). Vous êtes invité.e.s à envoyer en amont, si vous le souhaitez, le sujet de votre article – la problématique abordée, le plan, etc.– afin d'avoir un avis avant rédaction. N'hésitez pas à nous écrire pour toute demande de précision.

Les articles seront relus par les membres du Laboratoire, et soumis à révision si nécessaire, dans le mois suivant leur réception.

La revue sera publiée électroniquement, et quelques exemplaires papiers seront tirés ; un exemplaire sera libre d'accès à la bibliothèque Diderot de Lyon notamment, et d'autres pourront être mis à la disposition d'autres universités et bibliothèques universitaires intéressées.

- **PISTES DE RÉFLEXION**

La réflexion qui articule les concepts d'expériences et de limites, à la fois morale et politique, suppose d'envisager des perspectives esthétiques, phénoménologiques, mathématiques, ontologiques, etc. Nous avons présenté quelques lignes problématiques, elles restent ouvertes, et sont loin d'être exhaustives.

### *I – L'ère de la crise écologique, l'ère des limites ?*

#### *1) Le retour des limites (bornes) ?*

Si le terme est sujet à débat, qu'on l'appelle Anthropocène, Capitalocène, ou Phallocène, notre époque est celle de l'avènement d'une nouvelle ère. Nous pouvons dire comme C. Bonneuil et J.-B. Fressoz que « nous entrons dans un monde de limites<sup>2</sup> ». Les **limites**, soit *le point qu'on ne peut pas dépasser, la fin, le degré extrême*. La limite de l'exploitation de la Terre, la limite de la captation de CO<sub>2</sub> par les océans, de modes de vie non durables, de modes de consommation et de production qui se révèlent bien plus destructeurs qu'on ne pouvait l'imaginer ; les limites des ressources naturelles, énergétiques, de la croissance démographique, etc.

Tous ces indicateurs nous poussent à admettre que nous devons changer de cap, et adopter des « comportements » plus écologiques. Face aux limites, il faudrait plus d'écologie. Mais de quelle écologie parlons-nous réellement ? À qui ce *nous*, très efficace quand il s'agit de convoquer l'« *humanité* » toute entière sans distinction, fait-il réellement référence ? Et quelles sont les limites dont nous parlons ? Qui les trace ? Qui les rencontre ? Quelle est leur nature ? À l'heure où les inégalités sociales se creusent, où le terme « mondialisation » dissimule une délocalisation de l'industrie polluante et destructive vers les pays plus pauvres, *qui doit faire l'expérience des limites?* Mais aussi, qui fait malgré lui-elle l'expérience des limites?

Si l'on ne se place plus du point de vue du résultat mais du processus qui l'a fait advenir, ces limites atteintes ne sont-elles pas le revers de la médaille de l'occultation des expériences ? Pour qu'advienne cette ère de surexploitation des ressources, n'a-t-il pas fallu, préalablement, contraindre certaines expériences, les faire taire, dans la mesure où elles ne sont pas rentables, et gênent la rationalisation dans l'organisation du travail et l'exploitation de ces mêmes ressources ? Comme l'énonce Taylor, le père de l'industrialisation, à la fin du XIX siècle, « le [management scientifique] a eu le fardeau de collecter le savoir traditionnel accumulé tout au long du passé par les travailleurs

---

2 Bonneuil, Christophe, et Jean-Baptiste Fressoz. *L'événement anthropocène: la Terre, l'histoire et nous*. Paris, France: Éditions du Seuil, 2016., p.38.

et de classer, tabuler ce savoir et de le réduire à des règles, des lois, des formules<sup>3</sup> ». Soit, dans une certaine mesure, limiter les savoirs et savoir-faire, au profit d'actions rationalisées et mécanisées au sein d'une chaîne de production et d'exploitation. *L'expérience* comme potentiel d'agir, de puissance, de créer, d'être en relation avec les choses est en ce sens (politique) limitée, occultée ou forcée à se taire. Favoriser les expériences individuelles ou collectives, c'est de fait être improductif sur l'échelle de l'économie, mais productif de sens, de connaissance, de lien, etc.

On doit bien admettre que parler de notre époque comme celle des « limites » est adopter un point de vue humain (les limites sont moins celles de la Terre comme telle que celle de son exploitation humainement possible, vivable et/ou rentable) - historiquement et géographiquement situé. Ce qui apparaît aujourd'hui, c'est l'impossibilité pour les « Occidentaux » de continuer à vivre de la manière dont ils ont vécu pendant des siècles, sans se soucier de l'environnement dans lequel ils puisaient de quoi vivre et vivaient. Ce sont avant tout des limites à tracer. C'est en ce sens alors qu'on pourrait parler de « **retour des limites** ». « Retour » car le « monde » ancien, pré moderne, était limité, mesuré à l'aune d'une cosmologie, et théologiquement cartographié, avec des lieux sacrés, des natures animées, qui orientaient et limitaient l'agir. « Retour » qui est aussi ricochet : nous découvrons qu'il existe ailleurs des « mondes », bien différents de notre univers infini et homogène, et ces mondes, en retour, nous obligent à interroger l'absoluité présumée de notre ontologie.

On a longtemps cru, dans l'histoire de la pensée occidentale, que le propre de l'humain était ce qui l'arrachait à la nature, symbole même de la modernité. L'humanité était caractérisée par un pouvoir émancipateur, exprimé dans la technique et la morale, libérateur de toute détermination – ou limite – imposée par la nature. La technique, la moralité, nous ouvraient la voie de l'infini au sein du fini, du borné, de la matérialité naturelle. Or, la période que nous connaissons, celle du dérèglement climatique, des catastrophes écologiques, est aussi celle de la **prise de conscience des limites humaines**<sup>4</sup>.

Limites de la connaissance : les sciences véhiculent une nouvelle vision, systématique et complexe, de notre planète, où l'aléatoire, les perturbations, sont maîtresses. Limites également de nos technologies, et de l'idéologie du progrès : les produits que nous créons se retournent contre nous et c'est ainsi nous-mêmes qui avons participé à construire cette épée de Damoclès qui plane au-dessus de nos têtes. Mais, là encore, la limite est moins celle que l'on ne peut pas dépasser que celle qu'on ne *doit* pas franchir. Elle est moins un concept descriptif qu'un concept prescriptif : elle

---

3 <sup>in</sup> Matthew B. CRAWFORD, *Éloge du carburateur*. Essai sur le sens et la valeur du *travail*, éd. La Découverte, Paris, 2010, p.49.

4 « Alors que la modernité industrielle triomphante avait promis de nous arracher à la nature, à ses cycles et à ses limites, pour nous placer dans un monde de progrès indéfini, la Terre et ses limites font aujourd'hui retour. » Bonneuil, Christophe, et Jean-Baptiste Fressoz. *L'événement anthropocène: la Terre, l'histoire et nous*.op.cit.

renvoie à quelque chose que l'on *doit* freiner. Mais sur quel critère repose cette conscience d'une limite nécessaire ? Pourquoi est-elle nécessaire, pour quelles raisons, dans quelle perspective ? S'agirait-il alors de *s'imposer* des limites ? De restreindre volontairement notre pouvoir, plus encore, notre liberté ? Si l'on considère que la raison – morale ou théorique – proprement humaine nous arrache aux déterminations naturelles et nous ouvre des potentialités illimitées de choix et d'action, alors au nom de quoi réinvestir des limites ? De la survie de notre espèce ?

## 2) *Ou l'effondrement des dernières limites ?*

La question se pose alors que se développe le transhumanisme, cette idéologie scientiste et techniciste, qui croit fermement au pouvoir technologique de l'humain, et, plutôt que de penser un retour des limites, espère bien plutôt faire se lever les dernières limites que nous imposait la nature : la finitude sous toutes ses formes, soit le corps lui-même, la maladie, voire même la mort. Mais le transhumanisme, dans la justification de son horizon de recherche, ne considère-t-il pas comme limites ce que l'on pourrait qualifier de biologique, pensant alors le corps comme une machine (défectueuse), réduisant le vivant au mécanique, et poussant par là l'ontologie naturaliste à son paroxysme ? En voulant lever les dernières « limites » qui nous attachent à nos mondes, ne cloisonne-t-il pas le vivant dans un univers délimité par les équations de la matière neutre ?

Mais alors, face au transhumanisme, faudrait-il invoquer la nécessité de certaines limites ? Pourquoi cet attachement au bien connu, à cette planète, à ses limites ? Bien sûr, cette idéologie du tout pouvoir par la technologie ne sera pas au bénéfice de tou.te.s. Mais pour autant, ceux-elles qui s'opposent à cet idéal techniciste, sans être technophobes pour autant, sont-ils-elles seulement ceux-elles qui regrettent de ne pouvoir accéder au mode de vie transhumain, ou qui combattent auprès de ceux-elles qui en sont exclu.e.s ? N'est-ce pas cette expérience même d'un monde sans limites organiques, et donc sans organique tout court, qu'ils-elles refusent ? En effet, sur quelle expérience concrète, quelle épreuve du monde, ouvrirait une telle vie « transhumaine » ? N'est-ce pas la question de la *qualité* même de nos existences qui est en jeu, quand certain.e.s invoquent encore des limites, là où elles ne seraient pas nécessaires à la survie ?

Le transhumanisme, en même temps qu'il est un refus des limites, s'enracine lui-même dans la conception occidentale bien ancrée depuis la Modernité – le 17<sup>e</sup> siècle, et l'avènement de la science moderne – de l'existence de limites entre le monde humain et le monde non humain, entre les affaires humaines, historiques, morales, et les choses naturelles, an-historiques, constantes.

Notre époque est alors aussi celle de la fin de ces limites en un sens différent de « limites ». Elle signe la fin d'une *ligne de démarcation, de séparation entre deux domaines, deux réalités*, comme on parle de limite entre la santé et la maladie. Notre époque est aussi celle de la



recomposition de ce qui a été analytiquement décomposé : *des* mondes, où humains et non humains ne peuvent se penser l'un sans l'autre. Loin d'être celle de la séparation, notre époque est celle de la relation : elle est une époque écologique. Nous faisons l'expérience tous les jours, dans notre vie quotidienne, la scène politique et médiatique, de l'irruption des phénomènes et processus naturels dans nos existence.<sup>5</sup> On ne peut plus occulter le fait que la nature est traversée de social et de politique, et que la société est traversée de processus et phénomènes géochimiques, climatiques, biologiques. L'histoire est celle, conjointe, de « systèmes socio écologiques », de la Terre et des sociétés. De nouvelles humanités environnementales viennent ainsi faire dialoguer sciences humaines et sciences de la nature, dont l'illusoire séparation ne peut plus être maintenue aujourd'hui. L'anthropologie quant à elle nous a appris que les concepts de « nature » et de « culture » étaient des concepts relatifs, situés dans le temps et dans l'espace, qui ne renvoient à aucune réalité dans d'autres régions du monde, où les humains composent d'une toute autre manière avec le non humain, manifestant l'absence d'une telle rupture, d'une telle séparation, d'une telle « limite ».

Ne faisons nous pas aujourd'hui, par les dérèglements climatiques et les perturbations écologiques, l'expérience du caractère écologique de nos existences, par les changements éprouvés ? N'avons-nous pas une plus intime connaissance des relations qui nous lient intrinsèquement à ce que nous avons appelé notre « environnement » mais qui, loin de nous environner, nous traverse ? Si oui, à quoi cela tient-il ? Mais, à bien y regarder, n'avons-nous pas toujours éprouvé cette étroitesse des relations que nous entretenons avec les éléments naturels comme sociaux qui participent du milieu dans lequel nous grandissons, nous évoluons, qui sont partie prenante de notre identité ? Cependant, cette expérience n'a-t-elle pas été niée par les sciences humaines et physiques, et par les décideur.ses politiques ? Et pourtant, comment penser le soi sans penser tous les individus, tous les éléments, qui ont participé à faire ce qu'il est aujourd'hui : un pays, un climat, une faune, une flore, un groupe social, une famille, des animaux de compagnie, etc ? Notre époque n'est-elle pas alors celle qui nous oblige à faire retour à notre expérience du monde, en deçà de toutes limites, de toute analyse qui sépare, qui découpe le réel en entités isolées, en domaines ontologiquement distincts ?<sup>6</sup> Cela ne nous conduit-il pas à repenser le soi, l'environnement, et la situation de l'un vis-à-vis de l'autre ?

---

5 « Les processus éco-bio-géochimiques globaux et profonds que nous avons perturbés font irruption au cœur de la scène politiques et de nos vies quotidiennes. Au lieu de maîtres et possesseurs de la nature, nous voilà chaque jour un peu plus pris dans les immenses boucles de rétroaction du système Terre. » *Ibid.*

6 Voir le numéro 72 de la revue *Multitudes* (automne 2018), sur l'*inséparer* (<http://www.multitudes.net/inseparer/>)

## II - Quelle nature des limites ?

Ce dont nous faisons l'expérience, aujourd'hui comme hier, que ce soit ce que nous éprouvons dans notre chair, notre corps, et ce que nous connaissons, ou la représentation que nous avons du monde et de nous mêmes : n'est ce pas là toujours un va et vient constant entre l'intérieur et l'extérieur, le soi et le non soi, qui rend l'identité fluide, d'où les frontières, limites fermes, solides entre les êtres, sont absentes ? Ou encore l'existence d'un soi davantage relationnel que substantiel ? Se pose alors **la question de la nature des limites**. Après s'être demandé si celles-ci sont descriptives ou prescriptives, si elles sont absolues, font partie du monde et nous échappent, ou sont le fruit de notre geste, de notre tracé, nous pouvons nous demander maintenant si la limite est une ligne tendue, solidement tracée, inflexible, ou un trait fluide, courbe, pouvant s'adapter aux mouvements des corps qu'elle délimite. Si elle n'est pas une limite poreuse, comme peut l'être la membrane d'une cellule, la peau de notre corps. On peut dire qu'il y a un intérieur et un extérieur de la cellule, séparés par une membrane qui permet les échanges de flux de matière et d'information. La membrane est la condition de vie de la cellule – ce qu'Edgar Morin appelle un système ouvert, dynamique, en perpétuel déséquilibre<sup>7</sup> – : elle permet les échanges, elle met en relation.

Si on fait l'expérience du caractère relationnel de notre identité, pour autant, **l'expérience** n'est-elle pas toujours *la mienne* ? La mienne car je sais que c'est moi qui fais l'expérience, un moi qui, bien qu'il ne soit pas défini et circonscrit une fois pour toutes, est tout de même identifiable dans une certaine mesure. L'expérience est, d'une certaine manière, toujours irréductiblement singulière. Elle est la connaissance qu'un individu a du monde depuis son corps, sa place, son histoire, elle est toute entière déterminée par la structure physique et historique de l'individu, son corps organique, perceptif, affectif. En ce sens, l'expérience est toujours en soi un concept qui se heurte à des limites apparemment indépassables. Ce que j'éprouve, c'est moi qui l'éprouve : jamais un autre n'éprouvera ce que j'éprouve de la manière dont je l'éprouve, et jamais je ne pourrai éprouver ce qu'un autre éprouve de la manière dont il l'éprouve. Cela vaut pour l'autre humain, et, *a fortiori*, non humain. Je suis sans cesse, dans l'expérience que je fais du monde, renvoyé à l'irréductibilité des expériences, qui peuvent entrer en conflit, voire en opposition. L'expérience me renvoie sans cesse à moi, et à l'impossibilité pour l'autre d'être moi. Mais, de deux choses l'une. D'une part, la limite ne fait pas que séparer, elle *détermine, elle délimite*. Elle permet, en renvoyant à l'autre, de mieux saisir ce qu'est le soi, ou le non-autre. C'est en essayant d'aller aux confins de ces limites – est-ce seulement possible ? - qu'on peut savoir ce qui définit le soi. Ainsi, faire l'expérience des limites du moi, n'est-ce pas aussi envisager qu'il existe d'autres manières d'être au monde, tout

---

<sup>7</sup> Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, éd. Point, Paris, 2014.

aussi légitimes que la mienne, et, ô combien différentes - faire l'expérience de l'altérité ? N'y a-t-il pas un enjeu moral et politique dans la reconnaissance de l'existence de telles limites ?

D'autre part, faut-il conclure de la singularité des expériences qu'aucun partage n'est possible ? Sans les refuser, les rejeter, ne peut-on pas penser ensemble limites et un au-delà de ces limites, qui, s'il ne peut être éprouvé, peut au moins être imaginé ou conceptualisé ? Ne peut-on pas partager nos expériences, sans pour autant faire l'expérience d'un autre ? Ne peut-on pas faire des limites non des obstacles mais des vecteurs de la discussion, ou ce qui motive et légitime la connaissance, voire la rend nécessaire ? Ne peut-on pas, à partir de ce que nous avons en commun, et en reconnaissant ce que nous avons de distinct, nous comprendre ? La limite peut ou bien être ce que l'on peut atteindre mais ne peut franchir – on sait alors qu'on a atteint la limite, ce que nous sommes véritablement, et où commence l'autre ; soit, au sens mathématique, ce vers quoi l'on tend sans jamais pouvoir l'atteindre. Ne pourrait-on pas alors imaginer ce que serait l'expérience d'un animal, à partir de ce que l'on connaît de lui, au moyen de dispositifs techniques sophistiqués, et/ou de dispositifs artistiques inventifs, avec l'incertitude toujours renouvelée de ce qu'est effectivement l'expérience d'un autre ?

Enfin, nous avons parlé des limites de l'expérience individuelle, mais l'expérience elle, dans la mesure où elle renvoie toujours à une multitude d'expériences, n'est-elle pas, dans son caractère, illimitée ? Si deux individus font l'expérience de la tristesse, et disent « je suis triste », ce même énoncé renvoie pourtant à des choses très différentes pour l'un et pour l'autre : ils n'auront pas les mêmes douleurs, les mêmes émotions, les mêmes pensées et souvenirs, les mêmes envies. Deux individus ne feront pas non plus la même expérience d'un lieu, ni d'une pièce musicale. Ni un même individu à deux moments de sa vie. Du fait d'un nombre indéterminable de facteurs ; le monde en ce sens est infiniment riche de qualités. Le monde des expériences, vécues, sensibles, est en effet infiniment plus riche que le monde des formules algébriques, des standards, des schèmes de fabrication, des modèles d'habitation. Mais il est toujours menacé d'appauvrissement par le recours massif et de plus en plus répandu de ces dispositifs uniformisants et normalisés auxquels les pratiques et les pensées que ce premier numéro aimerait recueillir s'appliquent, aussi modestement soit-il, à résister.